



IX.

Pierre est rentré à Namur avec le même déchirement de quitter ce qu'il aime, mais aussi avec le même goût pour les études qui toutes l'intéressent. Il est cependant porté plus particulièrement vers les sciences naturelles. Le corps humain, les animaux, les pierres même,

le jettent en une véritable admiration pour la force qui préside à leur formation. Il a vécu aux Isnes en pleine nature, et toujours il a aimé de voir les plantes, de questionner sur leur utilité. Maintenant il en étudie le travail, de même qu'il apprend à connaître l'homme, ses fonctions, ses maladies, les remèdes à y appliquer, remèdes qui se trouvent presque tous dans la nature même.

Jacques est entré à l'École des Isnes, mais il n'y montre aucune ardeur pour les études. Il n'est guère aimé de ses compagnons qu'il dédaigne un peu. Cependant on le prend assez volontiers pour arbitre dans les différends parce que son esprit combattif le porte à défendre ce qu'on attaque, mais hélas ! trop souvent aussi, à attaquer ce que tous défendent. Il est heureux quand il tient à lui seul tête à tous. C'est le futur militaire qui saura mourir s'il le faut, mais qui voudra vaincre toujours.

Simone écoute de toute son attention les leçons de Denise qu'elle aime de plus en plus. Elle émaille bien parfois les répétitions de remarques pleines d'esprit qui font rire Denise en dépit d'elle-même et de ses efforts pour demeurer sérieuse ; mais si la grande cousine fait mine de gronder, elle lui saute au cou si gentiment, elle a tant de regret, qu'on ne peut vraiment pas lui tenir rigueur. Et puis Simonette se révèle si intelligente, si accessible à tous les bons sentiments que Denise se dit souvent en songeant à elle : Oh ! la belle nature !

La grande sœur n'aime pas moins le cher petit frère. Oh non ! Son absence lui est toujours aussi douloureuse, ses lettres lui emplissent toujours l'âme d'une douce joie, mais elle se sent moins seule, moins triste, depuis que Simone a apporté dans la maison un parfum de gaieté jeune et tendre. Il est impossible de ne pas être gagné totalement par le charme de cette enfant. Quand elle veut obtenir quelque chose, elle a une façon à elle de jeter ses deux petits bras autour du cou de Denise et de lui répéter : "Tu veux bien, dis grande Cousine, dis ? dis ?" Et celle-ci se trouve sans force pour la résistance.

Puis la grande sœur a beaucoup moins le loisir de penser au cher absent. Elle a proposé à son père d'élever avec lui les deux orphelins, il s'agit de bien remplir sa tâche ! Or, les leçons de la petite, la surveillance des devoirs de Jacques dont il faut toujours stimuler le zèle, la nécessité d'entretenir l'ordre dans leurs vêtements, les soins de la maison, tout cela absorbe Denise au point de ne plus lui permettre de retour sur elle-même et sur le grand malheur qui depuis toujours désole sa vie et la fait vieille à vingt ans. C'est d'ailleurs un bien que cet oubli complet, absolu de sa personnalité. Elle est devenue franchement heureuse du bien qu'elle fait autour d'elle. Simone l'adore et Jacques, tout en étant beaucoup plus froid que sa petite sœur, a cependant l'esprit trop droit pour ne pas reconnaître que la grande Cousine est pour eux la meilleure des mères.

La jeune fille put surtout se rendre compte de l'affec-

tion que tous lui portaient lors d'une fièvre qu'elle contracta cette année-là vers le mois de juin. Il faisait très chaud. Un soir, alors que rien n'eût pu faire prévoir cet incident, Denise, prise de frissons dut s'aliter; puis la réaction se fit et une fièvre brûlante la jeta dans un demi-sommeil peuplé de rêves et de cauchemars. Monsieur Dubreuil demeura à son chevet durant la nuit entière. Simone ne dormit pas, et le matin, dès cinq heures, Jacques, à la porte de la chambre toute blanche demandait des nouvelles de la grande Cousine. La fièvre n'avait pas cessé, hélas! et ordre fut donné au domestique d'atteler la voiture et de ramener un docteur de Namur. Celui-ci ne put, dès le premier jour, poser un diagnostic certain, mais la fièvre restant intense, il parla vaguement de la possibilité d'un typhus ou d'une fièvre muqueuse, et promit de revenir le lendemain après avoir ordonné un fébrifuge et recommandé la diète. L'excellent père était atterré et se répétait sans cesse: "Que ferais-je, mon Dieu, si je perdais ma chère Grande" mais il cachait sa détresse aux enfants.

Simone se lamentait de ce qu'on eût transporté son petit lit dans la chambre vide de Pierre. Aux aguêts près de l'escalier, elle questionnait quiconque descendait pour savoir comment allait la grande Cousine. Jacques lui-même se trouvait tout désespéré. Les repas étaient devenus silencieux. La source de l'esprit de Simonette semblait tarie.

Cela dura quatre longs jours qui parurent interminables à Mr. Dubreuil. Puis la fièvre tomba et le docteur déclara que

la malade serait remise dans quelques jours. Elle avait dû, étant en transpiration, subir l'effet d'un refroidissement subit.

Le lendemain, un dimanche, Denise put descendre au rez-de-chaussée. Enveloppée d'un grand châle de laine moelleuse et blanche, elle fit, à l'heure du repas, son entrée dans la salle à manger au bras de son père, et suivie de Jacques et de Simone rayonnants de joie. Qui vit elle, à sa grande surprise? Pierre, le cher petit frère que Mr. Dubreuil avait fait revenir de Namur pour fêter le rétablissement de sa chère grande. On avait gardé le secret de ce retour pour que la malade en eût plus de bonheur encore.

Tous furent aux petits soins pour elle pendant toute la durée du repas: Pierre lui glissait un tabouret sous les pieds, Jacques un coussin dans le dos; Simone veillait à ce que les portes et les fenêtres ne pussent produire aucun courant d'air; monsieur Dubreuil la servait lui même avec un soin méticuleux.

— Cette fois, ma grande, personne ne t'oublie, lui disait-il, heureux de voir les enfants entourer leur petite "Maman" de soins si attentifs.

Dans ce chaud milieu d'affection, de tendresse, la grande sœur trouvait la vie bonne, ne regrettait pas sa jeunesse passée tout entière à la campagne, vouée à d'austères devoirs, loin de tous les plaisirs de son âge. Non, elle était pleinement heureuse parce qu'elle se sentait indispensable au bonheur de ceux qui l'entouraient.

PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.

(SUITE DE „PETIT FRÈRE ET GRANDE SŒUR”).



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913

ERRATA.

Page 2	ligne 10	d'en haut :	dirrgeait	lisez :	<i>dirigeait</i>
„ 7	„ 6	„ haut :	contigüe	„	<i>contiguë</i>
„ 16	„ 12	„ bas :	fâché	„	<i>fâchée</i>
„ 26	„ 11	„ bas :	suberbe	„	<i>superbe</i>
„ 25	„ 1	„ bas :	qui aime	„	<i>qu'aime</i>
„ 36	„ 7	„ haut :	mycroscopique	„	<i>microscopique</i>
„ 42	„ 14	„ haut :		„	<i>Puis tout à coup</i>
„ 78	„ 10	„ bas :	venue	„	<i>venu</i>
„ 86	„ 14	„ bas :	l'eau bruissa	„	<i>l'eau se mit à bruire</i>
„ 93	„ 2	„ bas :	portant	„	<i>partant</i>
